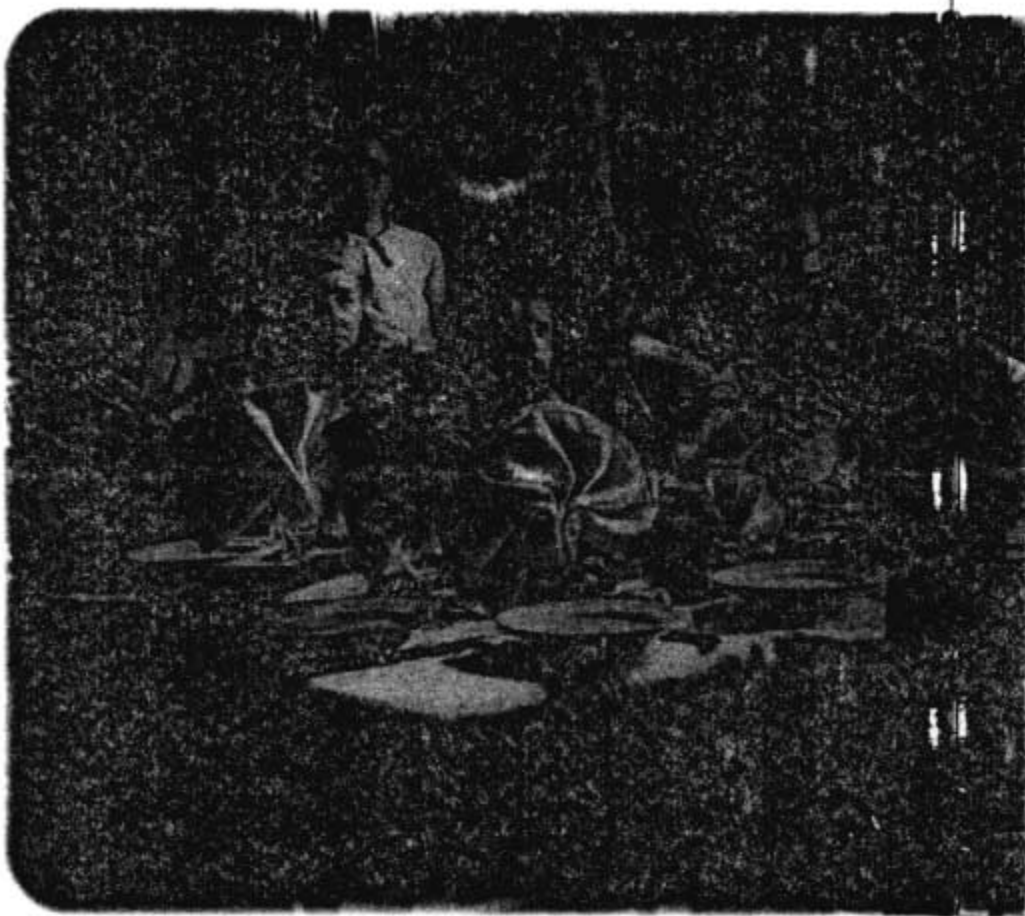


C'est un inspecteur de police qui avertit une famille de l'imminence de la rafle.

C'est un gardien du camp des Milles qui "laisse filer" les internés promis à la déportation.

C'est un militant catholique qui fabrique de faux certificats de baptême. En un temps où la vie d'un juif ne tenait qu'à un fil, il se trouva une poignée de "Justes" pour refuser l'indifférence.



Les derniers des Justes

Sur le coup de 22 heures, au soir du 22 janvier 1943, quelqu'un frappa à la porte du numéro 11 de la rue Saint-Saëns, dans le quartier de l'Opéra, à

Marseille. Luna Algazi ouvrit. Un inspecteur de police en civil lui demanda ses papiers, nota qu'elle était juive, que son nom de jeune fille était Léon et qu'elle était née à Smyrne. Un demi-siècle plus tard, Victor Algazi, âgé de 14 ans à l'époque, se souvient : "L'inspecteur avait fait la guerre dans les Dardanelles. Smyrne devait lui rappeler des souvenirs. Ou bien il a vu dans

cette coïncidence un signe, un appel à la compassion. Il nous a dit : restez enfermés pendant au moins 24 heures, éteignez toutes les lumières et n'ouvrez la porte sous aucun prétexte."

L'inspecteur, ce soir-là, sauva la vie de Victor et de sa mère. Au matin du 25, 2 600 personnes avaient pris le chemin des camps. Parmi elles, les fillettes Bidjeranno, âgées de 4 et 6 ans, les sœurs Nadjari, qui n'en avaient pas douze. Quelques mois plus tard, la ville ne comptait pratiquement plus de juifs. Ceux qui n'avaient pas été raflés avaient fui ou se terraient. Des quelques 22 000 juifs, français, réfugiés étrangers

ou apatrides que comptait la ville au début de la guerre, seules quelques dizaines survécurent. Des noms de famille disparurent à jamais des annuaires et des boîtes aux lettres : juifs de vieille souche comtadine et livournaise, immigrants plus récents venus de Salonique, de Smyrne ou d'Andrinople, ils s'évanouirent, ne laissant derrière eux que la trace ténue du souvenir.

L'inspecteur qui frappa à la porte des Algazi demeura à jamais anonyme. Comme celui qui se présenta, le même soir, au domicile de la petite Roxane Matalon, que Victor épouserait quelques années plus tard. "Cet autre po-



Marseille
souvent
temps
rafles
osition
isée par le
morial du
tyr Juif
innu
u'au 26 mars,
se du Vieux
eille, Maison
antée

chète pas l'indifférence. Elle la rend plus insupportable encore.



1943, les "internés" allemands, autrichiens et polonais promis à l'extermination, en compta quelques-uns. Augustin Boyer que l'Etat d'Israël, en 1981, honora du titre de Juste parmi les Nations, profite de ses fonctions de gardien pour "laisser filer" de nombreux détenus. Le pasteur Manen, aumônier du camp, le pasteur Donadille, cachent dans des fermes isolées de Lozère et des Cévennes les familles qu'ils ont soustraites à la police.

A Marseille, des filières d'évasion se mettent en place : Malou David, professeur d'histoire qui diffuse clandestinement "Témoignage Chrétien", Elie Pardi-gon qui fabrique de faux certificats de baptême, le "réseau des Dominicains", l'abbé Célestin Bonnet, le professeur Beltrami, Hélène Guth, Hermine Orsi, Valentin de Bachst ou Cyrille Argenti, en sont les principaux acteurs. Justes, cette année encore, s'enrichira de deux noms : ceux de Suzanne Ridart, née Boillot, qui permit à la famille Benveniste d'échapper aux rafles, et, à titre posthume, celui

de Julien Azario, fonctionnaire de police qui sauva de la Gestapo les membres de la famille Boucara.

Il suffit de si peu, alors, pour sauver ou perdre un juif : une fausse carte d'identité - c'est la spécialité du docteur Antoinette Simon, qui en porte toujours une dizaine sur elle -, une adresse sûre, une porte laissée entrouverte. Pourquoi ceux-là, à la différence de tant d'autres, ne ferment-ils pas les yeux devant les persécutions ? Pourquoi ceux-là, et pas les autres, refusent-ils l'inacceptable ? Question saugrénue, presque impudique : ce ne sont pas ceux qui agirent qu'il faut questionner, mais ceux qui détournèrent leur regard.

L'exception des Justes ne rachète pas l'indifférence. Elle la rend plus insupportable encore.

Pierre Reynaud

- BIBLIOGRAPHIE**
Marseille, Vichy et les Nazis, le temps des rafles, la déportation des juifs, Amicale des Déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie, ouvrage collectif sous la direction de Christian Oppetit, Conservateur en chef des Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1992.
Le camp d'étrangers des Milles 1939-1943, André Fontaine, Edisud, 1989.
Les camps en Provence, exil, internement, déportation, 1933-1942, ouvrage collectif, Ailnéa, 1984.

licier avait embarqué mon futur beau-père, puis, se ravisant alors qu'il était déjà dans la rue, lui demanda s'il fumait, et s'il n'aurait pas par hasard oublié de prendre ses cigarettes... Mais la confiance en la France était telle que la perche tendue ne fut pas saisie". Isidore Matalon, sa femme Lucie qui fut arrêtée un mois plus tard, disparurent tous deux dans le feu des crématoires.

Plus nombreux qu'on le croit, beaucoup moins qu'on l'espère

Combien furent-ils, ces justes qui tentèrent de racheter, par un geste, par un mot, la lâcheté, l'indifférence et le mépris de toute une population ? A la fois plus nombreux qu'on le croit et beaucoup moins qu'on l'espère. Le camp des Milles, près d'Aix, où s'entassèrent, entre 1939 et

Décorés à l'Hôtel du Département

"Voilà ce qu'ils firent, moins nombreux qu'on ne l'eut espéré, mais plus qu'on ne le pensait". Lucien Weygand a rendu hommage à Suzanne Boillot et au père de Jean Simon Azario, Julien,

pour leur courage sous l'Occupation. Joseph Amihoud, Consul général d'Israël, leur a ensuite remis la médaille et le diplôme de "Juste parmi les Nations" au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée le 16 février dernier à l'Hôtel du Département.

Parce qu'ils ont, souvent au péril de leur vie, arraché des Juifs aux griffes des nazis et de leurs auxiliaires, Israël les a distingués comme des Justes parmi les Nations. En France, ils sont un peu plus de 1 100 qui, à ce jour, ont pu faire graver leurs noms sur le mur qui borde l'Allée des Justes, à Yad Vachem, le Mémorial de la Shoah qui se dresse sur une colline proche de Jérusalem.

Dès 1963, l'Etat hébreu et la fondation Yad Vachem ont voulu honorer la maigre cohorte des femmes et des hommes qui avaient refusé d'être les complices indifférents des bourreaux. Ceux-là, bien souvent, n'attendaient rien. Ce qu'ils avaient accompli ne relevait ni du devoir, ni de la compassion, mais de l'idée qu'ils se faisaient de leur dignité d'homme.

"La majorité des Justes de France, explique Denise Sikierski, du Département des Justes de Yad Vachem, n'a été connue ou ne s'est faite connaître que très tardivement. Au mois de novembre 1986, nous n'en dénombrions que 310. Tous les autres, se souvient cette Marseillaise de naissance, ont été distingués au cours de la dernière décennie".

Un demi siècle après la fin de la guerre, Israël a distingué, dans le monde entier, près de 6 000 "Hassidim oumot Ha'Olam". D'eux, le Talmud dit qu'ayant sauvé une seule vie, ils ont sauvé le monde.

Photo : J. Marchion



P.R.